

MOLIÈRE
LE MALADE IMAGINAIRE

Argan est désespéré d'avoir été abandonné par son médecin Monsieur Purgon. Pour le détourner de ses éternelles maladies imaginaires, Toinette, sa servante, se déguise en médecin itinérant qui lui rendrait visite.

- [TOINETTE.- Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands, et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvres, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydrophobies formées, de bonnes pleurésies, avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.
- ARGAN.- Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.
- TOINETTE.- Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?
- ARGAN.- Monsieur Purgon.
- TOINETTE.- Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?
- ARGAN.- Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.
- TOINETTE.- Ce sont tous des ignorants, c'est du poumon que vous êtes malade.
- ARGAN.- Du poumon ?
- TOINETTE.- Oui. Que sentez-vous ?
- ARGAN.- Je sens de temps en temps des douleurs de tête.
- TOINETTE.- Justement, le poumon.
- ARGAN.- Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.
- TOINETTE.- Le poumon.
- ARGAN.- J'ai quelquefois des maux de cœur.
- TOINETTE.- Le poumon.
- ARGAN.- Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.
- TOINETTE.- Le poumon.
- ARGAN.- Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.
- TOINETTE.- Le poumon.] Vous avez appétit à ce que vous mangez ?
- ARGAN.- Oui, Monsieur.
- TOINETTE.- Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?
- ARGAN.- Oui, Monsieur.
- TOINETTE.- Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?
- ARGAN.- Oui, Monsieur.
- TOINETTE.- Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?
- ARGAN.- Il m'ordonne du potage.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- De la volaille.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Du veau.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Des bouillons.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Des œufs frais.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.
- TOINETTE.- Ignorant.
- ARGAN.- Et surtout de boire mon vin fort trempé.
- TOINETTE.- Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et congutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.
- ARGAN.- Vous m'obligez beaucoup.
- TOINETTE.- Que diantre faites-vous de ce bras-là ?
- ARGAN.- Comment ?
- TOINETTE.- Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.
- ARGAN.- Et pourquoi ?
- TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?
- ARGAN.- Oui, mais j'ai besoin de mon bras.
- TOINETTE.- Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.
- ARGAN.- Crever un œil ?
- TOINETTE.- Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.
- ARGAN.- Cela n'est pas pressé.
- TOINETTE.- Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt, mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.
- ARGAN.- Pour un homme qui mourut hier ?
- TOINETTE.- Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

LA SCÈNE D'EXPOSITION

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE PREMIÈRE

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO. Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE. Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

10 FIGARO *lui prend les mains*. Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

15 SUZANNE *se retire*. Que mesures-tu donc là, mon fils ?

FIGARO. Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE. Dans cette chambre ?

FIGARO. Il nous la cède.

20 SUZANNE. Et moi je n'en veux point.

FIGARO. Pourquoi ?

SUZANNE. Je n'en veux point.

FIGARO. Mais encore ?

SUZANNE. Elle me déplaît.

25 FIGARO. On dit une raison.

SUZANNE. Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO. Oh ! quand elles sont sûres de nous !

SUZANNE. Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

30 FIGARO. Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté : zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien : crac, en trois sauts me voilà rendu.

35 SUZANNE. Fort bien ! Mais quand il aura tinté, le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission : zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO. Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE. Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO. Eh ! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ?

45 SUZANNE. Il y a, mon ami, que, las de courtoiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme : c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Basile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO. Basile ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

55 SUZANNE. Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO. J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE. Que les gens d'esprit sont bêtes !

60 FIGARO. On le dit.

SUZANNE. Mais c'est qu'on ne veut pas le croire !

FIGARO. On a tort.

65 SUZANNE. Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste !

FIGARO. Je le sais tellement, que si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

70 SUZANNE. Eh bien ! s'il l'a détruit, il s'en repent ; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

75 FIGARO, *se frottant la tête*. Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUZANNE. Ne le frotte donc pas !

FIGARO. Quel danger ?

SUZANNE, *riant*. S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux...

80 FIGARO. Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or !

SUZANNE. De l'intrigue et de l'argent : te voilà dans ta sphère.

QUIPROQUO AUTOUR D'UN BILLET

ACTE II

SCÈNE 21

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE,
ANTONIO

[...]

FIGARO. J'étais dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud !... J'attendais là ma Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne
5 sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet ; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

10 ANTONIO. Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste, en tombant.

LE COMTE *se jette dessus*. Donne-le-moi.
(*Il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part*. Je suis pris.

15 LE COMTE, *à Figaro*. La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche ?

FIGARO, *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers*. Non sûrement... Mais c'est que j'en
20 ai tant ! Il faut répondre à tout... (Il regarde un des papiers.) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle !... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?... Non, la voici... J'avais l'état des meubles du petit château
25 dans l'autre poche...

(*Le Comte rouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas à Suzanne*. Ah ! dieux ! Suzon, c'est le brevet d'officier.

30 SUZANNE, *bas à Figaro*. Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE, *replie le papier*. Eh bien ! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas ?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro*. Monseigneur dit si vous ne devinez pas ?

35 FIGARO *le repousse*. Fi donc ! vilain, qui me parle dans le nez !

LE COMTE. Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être ?

40 FIGARO. A, a, a, ah ! povero ! ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O o, o, oh ! étourdi que je suis ! que fera-t-il sans son brevet ? Il faut courir...

LE COMTE. Pourquoi vous l'aurait-il remis ?

45 FIGARO, *embarrassé*. Il... désirait qu'on y fit quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier*. Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne*. Le cachet.

SUZANNE, *bas à Figaro*. Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro*. Vous ne répondez pas ?

50 FIGARO. C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage...

LE COMTE. L'usage ! l'usage ! l'usage de quoi ?

55 FIGARO. D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE *rouvre le papier et le chiffonne de colère*. Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*À part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas !

LE MONOLOGUE DE FIGARO

ACTE V
SCÈNE 3

FIGARO, *seul se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :*

[...] Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ;
5 tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter¹... on vient... c'est elle... ce n'est personne. – La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ;
10 et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette² vétérinaire ! – Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche³ une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte⁴, la Perse, une partie de la
15 presque île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens ! – Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. – Mes joues creusaient, mon terme⁵ était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors⁶, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme
20 il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol⁷, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point
25 d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

¹ Jouter : lutter.

² Lancette : instrument destiné à faire des saignées.

³ Je broche : je bâcle.

⁴ La Sublime Porte : l'empire ottoman (la Turquie actuelle).

⁵ Mon terme était échu : je devais payer mon loyer.

⁶ Recors : officier de justice assistant de l'huissier dans les saisies.

⁷ Sol : monnaie espagnole.

VICTOR HUGO
RUY BLAS
SCÈNE FINALE

Ruy Blas, valet de Don Salluste, marquis de Finlas, a été bien malgré lui, sous les traits de Don César, l'instrument de la vengeance de son maître contre la reine, qu'il aime. Il vient de tuer le marquis pour la sauver.

LA REINE.
Monsieur...

RUY BLAS, *toujours à genoux.*
N'ayez pas peur, je n'approcherai point.
À votre majesté je vais de point en point
Tout dire. Oh ! croyez-moi, je n'ai pas l'âme vile ! –
Aujourd'hui tout le jour j'ai couru par la ville
5 Comme un fou. Bien souvent même on m'a regardé.
Auprès de l'hôpital que vous avez fondé,
J'ai senti vaguement, à travers mon délire,
Une femme du peuple essayer sans rien dire
Les gouttes de sueur qui tombaient de mon front.
10 Ayez pitié de moi, mon Dieu ! mon cœur se rompt !

LA REINE.
Que voulez-vous ?

RUY BLAS, *joignant les mains.*
Que vous me pardonniez, madame !

LA REINE.
Jamais.

RUY BLAS.
Jamais !

Il se lève et marche lentement vers la table.
Bien sûr ?

LA REINE.
Non, jamais !

RUY BLAS. *Il prend la fiole posée sur la table, la porte à ses lèvres et la vide d'un trait.*
Triste flamme,
Éteins-toi !

LA REINE, *se levant et courant à lui.*
Que fait-il ?

RUY BLAS, *posant la fiole.*
Rien. Mes maux sont finis.
Rien. Vous me maudissez, et moi je vous bénis.
15 Voilà tout.

LA REINE, *éperdue.*
Don César !

RUY BLAS.
Quand je pense, pauvre ange,
Que vous m'avez aimé !

LA REINE.
Quel est ce philtre étrange ?
Qu'avez-vous fait ? Dis-moi ! réponds-moi ! parle-moi !
César ! je te pardonne et t'aime et je te croi !

RUY BLAS.
Je m'appelle Ruy Blas.

LA REINE, *l'entourant de ses bras.*
Ruy Blas, je vous pardonne !

20 Mais qu'avez-vous fait là ? Parle, je te l'ordonne !
Ce n'est pas du poison, cette affreuse liqueur ?
Dis ?

RUY BLAS.
Si ! c'est du poison. Mais j'ai la joie au cœur.

Tenant la reine embrassée et levant les yeux au ciel.

Permettez, ô mon Dieu ! justice souveraine !
Que ce pauvre laquais bénisse cette reine,
25 Car elle a consolé mon cœur crucifié,
Vivant par son amour, mourant, par sa pitié !

LA REINE.
Du poison ! Dieu ! c'est moi qui l'ai tué ! Je t'aime !
Si j'avais pardonné ?...

RUY BLAS, *défaillant.*
J'aurais agi de même.

Sa voix s'éteint. La reine le soutient dans ses bras.

Je ne pouvais plus vivre. Adieu !

Montrant la porte.

30 – Fuyez d'ici !
– Tout restera secret. – Je meurs.
Il tombe.

LA REINE, *se jetant sur son corps.*
Ruy Blas !

RUY BLAS, *qui allait mourir, se réveille à son nom prononcé par la reine.*
Merci !